DOSSIER SPECIAL :

RAYMOND QUEUDET Résistant Déporté.

Dans le bulletin du mois d'avril, nous vous avons proposé un article de la revue « Ami, entends-tu… », organe de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance (ANACR), Comité du Morbihan - Côtes d'Armor. Cet article avait été composé à partir de notes que Monsieur Queudet avait écrites sur un carnet, à son retour de déportation, racontant son calvaire. Pour la facilité de la lecture, le rédacteur n'avait pas repris tous les détails des renseignements que Raymond Queudet avait notés. Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant, notamment pour des Croistyates, pouvoir prendre connaissance de ce témoignage mot pour mot.

Rappelons que nous devons ce document historique exceptionnel au travail de mémoire de Monsieur Antonin Flécher, de Riec-sur-Belon que nous remercions.

Notes de Raymond Queudet :

Préparation du maquis de Lochrist : Arrivée des armes parachutées à Langoëlan. Rencontre de miliciens et de la camionnette d'armes. Trois miliciens tués (dont Loisel). Un parachutiste blessé, soigné chez Rouillé. Arrivée de la gestapo. Foucault et Capitaine tués à Kerbic. Après-midi à Lochrist, en contact avec parachutiste (Lieutenant ?) Alerte au passage d'une camionnette allemande rentrant sur Guémené. Maquisards transportent les armes à Kerusten, organisé par Le Coutaller. Je cherche à regrouper ma section en vue de rejoindre Kerusten. Rendez-vous prévu à 13 heures à Ty-Neve

15 juin 1944 : sur dénonciation : arrestation à 12h 30 à Le Croisty (Jo Corre-Hoorsch), pour être dirigé sur l'école de Sainte-Anne à Guémené-sur-Scorff, avec André Le Fur, Jean Le Fur, Louis Rouillé, Mme Rouillé, B. Rouillé, P. Le Moual. 4 FTP sont abattus ce jour : Vaillant, Belpaer, Janin, Douaron Jean. Visite des « boches » chez Mme Lucas (infructueuse). Départ pour Guémené, arrivée vers 16 heures. 1er interrogatoire, puis second interrogatoire, après celui de A. Le Fur. J'ai la figure tuméfiée, la fesse gauche entaillée. J'aperçois Simon sur la paille, puis mis en cellule avec Penvern (dit Piriou). Ai reçu 4 couvertures de mes parents

16 juin **:** je subis un autre interrogatoire « souvenirs confus ». Penvern quitte la cellule, à côté de moi se trouvent Jean Le Fur et Pierre Le Moual

Les jours suivants : arrivée du docteur Michaud, Masson (boulanger) à Bubry en piteux état quitte la cellule peu après. Vois ma voiture arriver, ne la reconnais pas. D'autres arrestations suivent : Fortuné (père et fils), Mr Montinayen, A. Le Goff (libéré), Palaric, Le Strat, Bauché. Fais la connaissance de Le Moigne Marcel, Christian Pettré.

Lundi 19 juin **:** dernier interrogatoire : Jean Le Fur, P. Le Moual, Mme Rouillé et son fils Bernard sont libérés.

Vendredi 23 juin **:** un départ pour Rennes (Mr Montinayen, R. Congard). Rejoins les autres camarades dans la grande salle. Je fais la connaissance de Migeon Gilbert. Reçois costume et chemise (renvoi du costume). Aperçois Albert à deux reprises (grâce à Mlle Fouillé)

30 juin après-midi **:** départ pour **Pontivy** à la caserne allemande. Dans la nuit de bonne heure, départ pour **Vannes**. Quittons Vannes dans la matinée dans des wagons à bestiaux (60 par wagon). Suis opéré de la fesse gauche par le Docteur Michaud (qui disposait comme seul outil d'un canif). A **Savenay**, changeons de train. Mis dans des wagons à bestiaux compartimentés, cloisons en bois avec grillage, porte basse que l'on soulève pour entrer. Dans un coin du compartiment, se trouve une caisse réservée pour besoins. Voyage avec Michaud, Fortuné (père), Migeon, Garnier, Deniel, Caugure Pierre, Euzenat frères, Corvec, Daniel frères de Pontivy. A **Nantes**, un biscuit par la « Croix Rouge ». Passons par **Angers**, **Vierzon**, **Montargis**, **Paris**. A Paris, gare de Bérey, repartons qu'au milieu de l'après-midi. Départ par la gare de l'est, Porte de la Chapelle, direction **Compiègne**.

12 juillet 1944 : arrivée à **Compiègne**. Rejoins le camp (fronstalag 27) dans une voiture à cheval (réservée aux blessés). Affecté bâtiment 7, chambre 9, Rencontre Ajd Le Gal de Gourin, Gestin, Le Fur et Rollo. Reçu colis (Croix Rouge).

Vendredi 14 juillet 1944 : appel en vue d'un départ pour l'Allemagne. Le soir je vais à l'infirmerie pour soins, mais le médecin s'absente et je ne suis pas soigné.

15 juillet 1944 : départ de Compiègne pour l'Allemagne. Perçois une boule de pain et un morceau de saucisson. Sommes encadrés par de nombreux soldats allemands jusqu'au train (60 par wagon). Menaces d'exécution en cas de tentative d'évasion. Dans un wagon voisin, 17 évasions. Les 43 restants vont rejoindre les 60 dans un autre wagon. Les 103 achèvent le voyage sans vêtements, ni nourriture. Il fait chaud, nous souffrons de la soif. Je mange la tartine que je m'étais réservée et croque un morceau de sucre pour remplacer l'eau qui manque.

A Metz, réveil brutal en pleine nuit, c'est le passage de la frontière. On vérifie à coups de crosse qu'il ne manque personne. Le train a dû passer par ***Saint-Quentin***, ***Soissons***, ***Longuyon***, ***Metz***, ***Trieste***, ***Coblentz*** (alerte), ***Hambourg***.

Arrivée à ***Neuengamme*** le 18 juillet, à pied par la route, SS tenant des chiens policiers. Traversons la grande cour du camp, apercevons des détenus dans les blocs « punition sans douceur ».

Dans des cases d'un grand bâtiment de briques. Sommes poussés à coups de schlague dans les divers compartiments. Il fait chaud, nous avons soif, impossible de trouver de l'eau. Recherchons les 103 camarades du wagon. Laissé là mon pain que je n'ai pu manger. Apprenons que bijoux sont enlevés. Inquiet au sujet de mon alliance, pense l'avaler, puis me décide à la mettre dans la bouche si nécessaire, l'attente se prolonge dans la cour, de temps en temps un SS vient frapper les camarades qui tentent de

trouver de l'eau.Assis sur le plancher en ciment, devant une lucarne ouverte, chaleur pénible à supporter, de temps en temps un camarade s'évanouit, est emporté.

Vers le soir, avec Gilbert Migeon, après avoir eu un quart de café (?), avons décidé de simuler une maladie pour sortir. Gilbert fait l'évanoui et s'appuie sur mon épaule, arrivons à l'air libre. Gilbert me quitte pour sans doute aller à l'infirmerie, j'attends sur les marches, pensant qu'il va revenir. D'autres camarades passent, malades d'avoir séjourné dans leur case.

A mon tour je sors du bâtiment et suis conduit à travers le camp dans un autre bâtiment, je dois en passant me débarrasser de mes couvertures, je fais partie d'un groupe rangé par 5, c'est la coupe de cheveux, on nous annonce que bijoux et objets de valeur seront mis sous enveloppe au n° d'immatriculation.

Je mets mon alliance dans la bouche et donne tout ce que je possède. Un dernier regard à la photo de mes chers (mon épouse Bernadette, mes enfants Jean-Claude et Maryvonne). J'ai un n° matricule suspendu au cou. Déshabillage complet : au rasoir toute partie velue et douche.

Examen à la sortie des douches par un médecin muni d'une forte lampe. Suis inquiet, ai peur que l'on me fasse ouvrir la bouche (mon alliance), ma plaie à la fesse examinée, puis pansement.

Passe à l'habillage, reçois une chemise, une culotte, caleçon long, une veste sans boutons, une paire de chaussures à semelle de bois (trop grandes).

Sommes conduits par 5 au bloc 10 où je retrouve Gilbert qui m'attendait. Formalités à remplir. Devons fournir des renseignements sur notre identité. Puis soupe dans un genre de cuvette, j'ai faim, je mange bien. Gilbert m'a réservé une place dans sa couchette.

Lendemain matin, réveil au petit jour. Tartine de pain sec et bouillon comme petit déjeuner. Lavabo sans savon ni serviette. Attente devant block, espace étroit où s'entassent 500 d'entre nous. Sommes tantôt assis, tantôt debout, en plein soleil, sans chapeau, têtes enflées.

Collègue de Normandie devenu fou (wagon des 103), emmené, n'aurons plus de nouvelles.

Resté au block 10 (chef du block Fritz). Appel, nous sommes par 5, comptés et recomptés. A midi soupe aux choux (c'est le menu de chaque jour). Le soir un morceau de pain + margarine, parfois un fromage (cancoillotte) ou saucisson ou poisson (anchois). Nous mangeons dans des récipients qui ressemblent à des cuvettes, il faut se passer les cuillères. Le litre de soupe est loin d'être suffisant, le « rab » est rare. Puis c'est la répartition par équipe de travail (jardin, péniche, industrie, etc…)

Notre travail consistera le plus souvent à pousser des wagonnets remplis, soit de terre, soit de sable ou briques et à les vider jusqu'à midi. ½ heure environ d'arrêt et reprise jusqu'à 8 heures du soir. Nous sommes en quarantaine, c'est-à-dire que nous ne sommes pas libres de sortie dans le camp. Après-midi travail (ceci pour dépister des cas de maladie). Avant le travail le matin, rassemblement dans la cour de toutes les équipes de travail. Musique et départ vers les différents chantiers au pas, toujours par 5, passage au poste où nous sommes comptés.

Nos « Masters » sont pour la plupart allemands, repris de justice pour assassinats ou vols. Depuis longtemps détenus (7, 8, 9, 10 ans). Sont des brutes, hurlent leurs appels, nous considèrent comme des bêtes, coups de pied, coups de poing, voire coups de bâton ou coups de manche d'outil.

A la briqueterie, nettoyage des briques venues de Hambourg. Travail monotone mais supportable. Au jardin, bêché un carré de terrain, serait bien, mais ne reste pas longtemps.

Aux wagonnets, chargés, poussons les wagonnets, longues marches, deviennent fatigantes mais le temps semble plus court.

Ai passé plusieurs visites en vue d'un départ dans un kommando mais écarté à chaque fois à cause de ma blessure. Suis ainsi séparé de mes camarades. Ce qui nous fatigue, ce sont les appels interminables du soir. Erreur de pointage ou évasion, il faut recompter pour trouver l'erreur ou l'évadé, parfois 2-3 heures, sinon plus, attendre la fin de l'appel.

Accès aux toilettes interdit à certains moments, situation très pénible, coliques insupportables, moments tragiques, pas de papier ni mouchoirs, (ni poches d'ailleurs).

Avions eu enfin coiffures (très variées comme le sont les costumes). Ma blessure, pas soignée au début se ferme très lentement, aussi trouvé des camarades quittés à Compiègne (Joseph Rollo, Rouillé, fais connaissance avec d'autres collègues (Ladoumègue). Je suis passé au block 9.

Départ pour Salzgitter puis Brunswick. Souffrons de soif (coliques vers la fin du voyage, impossible de descendre pour besoins, utilise des boîtes de singe), arrivons enfin, camp à aménager, mangeons tard.

Ai eu peur de perdre mon alliance dans ma chemise. Travaillé à la gare (barrage à construire). Vider les wagonnets, étaler la terre, rail à déplacer, travail pénible, chaleur, équipe de 10. Fais connaissance avec Maurice Rousi, Henri Pontenay , Jean Monterrin, abbé Cariou.

Travaillons non loin de PG français (Prisonniers de Guerre) avec qui nous pouvons correspondre, Bretons pour la plupart, nous viennent en aide, en nous donnant soupe le matin, (1 seau de confiture) parfois un casse-croûte, (tricot de laine).

Fais connaissance d'un PG de Saint-Jean-Brévelay, j'ignore son nom, communique adresse « Croix Rouge ». Change de chantier avec Maurice et Hervé. Travaillons au fond de la vallée dans les mines de fer de Goering.

Rencontre de Le Noay de Bot-Bras en Langoëlan qui me donne quelques nouvelles et que je charge d'annoncer ma présence.

La nourriture est insuffisante. Quand je peux je ramasse des feuilles de pissenlits… Il m'est d'ailleurs arrivé d'aller fouiller dans les ordures jetées près des cuisines et de ramener quelques feuilles de choux rouges que je lave et que je mange. Certains privilégiés ont des soupes supplémentaires pour des corvées faites après le repas du soir. Je ne peux me décider de faire comme eux. Un jour, cependant, poussé par la faim, je suis allé dans une corvée du soir. Une de mes grandes occupations est, comme les Russes et les Polonais, rechercher les restants de cigarettes jetées par les privilégiés qui ont du tabac. Ce tabac me permet l'échange d'un morceau de pain, c'est peu mais appréciable cependant.

Cette période quoique dure nous la supportons assez bien, nous ne sommes pas encore épuisés. Comme camarade de table, j'ai Jean Monterrin, l'abbé Cariou, Guy Le Goapper, René Bernard, Le Corre de Quimper. Les cheveux poussent. Nous espérons voir la fin de la guerre dans ce kommando. Mais ordre et contre-ordre, finalement c'est « l'autostratte ».

30 septembre : départ de Salzgitter, retour à Neuengamme, sentiments variés, tantôt satisfaits, tantôt désolés. Arrivée à Neuengamme le soir (je pense à la rentrée des classes qui doit avoir lieu le lendemain en principe).

Douche obligatoire, nous perdons quelques objets que nous ramenions du kommando, en particulier je dois me défaire de deux mouchoirs et pull-over.

Sommes installés au block 16. Le chef de block est une brute frappant sauvagement. Un soir, alerte ! En rentrant de l'abri, je m'arrête, un violent coup sur la tête me fait voir de multiples chandelles. Je n'ai rien à dire, heureux de m'en sortir avec si peu.

Je dors près de Monterrin à l'étage supérieur. Visite de Joseph Rollo et André Le Fur, vois aussi le docteur Michaud.

En attendant un autre départ, corvée dans le camp (wagonnets à remplir et à pousser), enchaînés par des coups de pied, ou coups de manche de pelle sur les reins, d'un « master abruti » qui cogne à plaisir.

Enfin, un soir, à minuit brusque réveil, douche puis à nouveau au lit, le départ est imminent. Dans la journée qui suit, habillement habituel. Jean Monterrin se trouvait près de moi et je ne sais ce qu'il est devenu.

La visite médicale avant le départ a eu lieu, nous avons attendu nus, longtemps dans le block 15 et le rhume que j'avais s'est compliqué. La distribution des rations s'est

simplifiée (pommes de terre dans le chapeau et quelques radis, salade de betteraves dans la main) soupe dans gamelle sans cuillère, nous mangeons comme des porcs. Enfin, départ le 11 octobre, après station sur place et inspection règlementaire.

Nous embarquons cette fois pour Kaltenkirchen, vers la gare jusqu'au camp à pied (environ 8 kms), fatigués en arrivant, répartis par block. Maurice, Hervé et moi tâchons de rester ensemble mais difficile. Harry, chef de block, me fait changer de block, affecté à la firme Jacobie (colonne 7). Chantier assez éloigné, sur terrain d'aviation. Chemin à tracer, munis de pelles et de pioches. Malgré les promesses, nourriture de plus en plus insuffisante. A midi la ration de pain est maigre. Le soir, soupe pas très nourrissante. Travaillons souvent près d'une ferme. Maurice et moi formons un tandem. Travail pénible, sommes astreints à un minimum de rendement. Des camarades forcent le travail et nous obligent à un rendement supérieur (Bacon, Jean Pascal). Espérons toujours la fin de la guerre au mois suivant.

Ai été à l'infirmerie pour sérieuse bronchite de lundi soir au vendredi soir. Recommence à travailler sans être guéri. Ai peur de complications (pense à la tuberculose).

Le soir, au block, je dors près de René Bernard. Sujets de conversation : en allant au chantier avec Maurice, pensons à nos familles, aux occupations des nôtres. Sur le chantier : recettes de cuisine. Le soir au lit : recettes de cuisine. Ce sujet nous occupe beaucoup et trompe notre faim.

Mois de novembre très pluvieux, obligés de travailler sous la neige et la pluie, pas d'abri. Rentrons mouillés. Pas de feu au block sauf pour quelques Allemands ou amis. Essayons de trouver pour accroître menu, pommes de terre (difficile), choux-raves, mange cru ou grillé.

A la fin de chaque semaine percevons 7 cigarettes, réservées pour échange de pain. Au début : 4 cigarettes = 1 portion de pain. A table au block avec Bernard, Balcon, Dolcy, Marquier, Le Goapper, Chauliaguit (boulanger), Russes et Polonais.

Changement dans la disposition du block. R. Bernard et moi couchons à l'étage, un soir un Russe prend la soupe de René (cachée sous sa paillasse) comme il arrive souvent des changements dans les blocks. Les Français seront dans les vieux blocks. Russes et polonais restant ensemble. René Bernard n'est plus avec moi. Je dors près de Maurice, Hervé dort tout à côté, à gauche de Maurice, à ma droite dorment J. Le Fur et Bouchard Ernest. A ma table sont Bouboule de Rennes, Auguste …, les trois pêcheurs Boujean, Le Fur et Jalines Albert (un breton de Callac).

R. Bernard n'est plus avec moi. Un jour il est resté malade sur le chantier, il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Ce jour-là, il neigeait et il faisait froid, terre très dure à piocher. René ne peut pas manger son pain, il est finalement ramené au camp. Je l'ai revu un jour avec un regard étrange, je l'ai jugé perdu.

Peu de temps après, Le Fur s'en va à l'infirmerie (dysenterie), il ne tarde pas à mourir.

Puis c'est Auguste (le pêcheur) qui meurt de congestion sur la piste où nous travaillons.

Un vent glacial balaie l'immense plateau sur lequel nous déblayons la neige qui s'accumule chaque jour. Le froid. Nous disposons de grandes palettes avec lesquelles nous poussons la neige. Pour nous aider, nous réunissons nos palettes et poussons à deux ou trois, moyen de bavarder (toujours sur le même sujet). Impossible de se réchauffer même en marchant vite. Quelques-uns n'ont pas de chaussures. L'heure de la soupe est impatiemment attendue. Il faut l'avaler vite, car elle refroidit rapidement. Une cabane nous sert d'abri (pas toujours), mais nous n'y restons pas très longtemps (à peine dix minutes, un quart d'heure.

J'ai passé ***l'hiver 1944-1945*** au Kommando de Kaltenkirchen (base aérienne), j'ai été astreint à des travaux de terrassement, dans des conditions pénibles. Vent glacial, pluie, neige, sans abri. Nourriture insuffisante. J'ai été admis à l'infirmerie du kommando. J'ai dû, toujours malade, reprendre le travail jusqu'en février, date à laquelle je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes.

Ramené au Kommando, j'ai été admis au block dit « des Musulmans » où se trouvaient ceux qui étaient incapables de produire le moindre travail. J'étais alors dans un grand état de faiblesse. « Antichambre de la mort ».

Retour à Neuengamme. ***27 mars***. La Croix Rouge suédoise nous transporte au camp de repos de Brunswick (environs de la ville de Wattenstedt).

7 avril : départ de Brunswick pour Ranvensbruck (arrivée le 15 avril).

23 avril : évacuation du camp par les Juifs, groupements des malades par nationalités.

26 avril : départ du camp de Ravensbruck pour le camp de Malchow (transport en train dans deux wagons découverts servant à transporter le minerai).

2 mai : arrivée des premiers soldats russes qui nous délivrent. On annonce la fin des hostilités (non confirmée)

8 mai : la fin des hostilités serait officielle à partir d'aujourd'hui (mardi). Villes reconnues pendant le voyage de Ravensbruck à Malchow : Verrenberg, Mirow, Karen, Gardenlegen, Malchow

Jeudi 24 mai : la Croix Rouge vient nous prendre à Malchow avec des voitures américaines pour nous conduire à l'hôpital de Schwerin (région lettone).

Vendredi 25 mai : application de pommade contre les démangeaisons.

Samedi 26 mai : les plus valides quittent l'hôpital letton pour se rendre à l'aéroport de Lüneburg, lieu présumé du départ.

Dimanche 27 mai : Visite des délégués français de al Croix Rouge en vue de notre départ vers Nurenberg.

Lundi 28 mai nouveau départ de Nurenberg vers Schwerin.

Après les derniers soins reçus à l'hôpital de Schwerin, avec plusieurs camarades nous sommes dirigés vers l'aéroport de Lüneburg, puis par avions de transport militaire, nous retrouvons le sol de France au Bourget, le 3 juin 1945. De là nous sommes pris en charge par la Croix Rouge, qui nous conduit jusqu'à l'hôtel Lutétia dans la capitale, qui était le centre d'accueil des déportés rapatriés sur la France, ainsi que l'hôpital Bichat.